

L'inscription sur le sol du rapport à l'autre et à la nature dans des jardins collectifs urbains

Résumé

L'organisation topographique des jardins collectifs urbains, étudiés comme des lieux particuliers du point de vue anthropologique, en tenant compte de dimensions techniques, écologiques mais aussi symboliques, apporte des éléments à la compréhension du lien que les jardiniers entretiennent avec leurs propres jardins, notamment en termes de présentation de soi, mais aussi aux relations qu'ils tissent entre eux, avec les personnes extérieures au jardin et avec les plantes cultivées. Cette façon d'envisager ces jardins apporte un regard nouveau sur les liens sociaux qui se tissent en leur sein. À partir de l'étude prolongée de quatre jardins collectifs d'Ille-et-Vilaine de 2013 à 2016, cet article propose de comprendre en particulier le rôle de la clôture, de la délimitation de cette portion de nature domestiquée, comme significatif des relations des jardinier à l'Autre. Ces relations ont pour socle la façon dont on se met en scène dans son propre jardin. Le jardin y est, comme il l'a toujours été dans nos imaginaires, un endroit à protéger. La clôture sépare un endroit domestiqué, civilisé, de l'extérieur qui peut prendre la figure du non civilisé, du sauvage en quelque sorte. Ce point de vue apporte un éclairage particulier à l'étude ethnobotanique de ces jardins.

Mots clés

Jardins collectifs urbains, présentation de soi, clôtures, nature domestiquée, relation aux plantes cultivées

Introduction

Les jardins collectifs urbains sont en plein essor actuellement. On les voit de plus en plus occuper les interstices de la ville. Ils ont également changé de physionomie depuis quelques dizaines d'années, les jardins ouvriers ayant été remplacés par les jardins familiaux et les jardins partagés¹. Qu'est ce qui peut bien motiver tous ces citadins à passer tant de temps à faire pousser des légumes au sein des villes? Ce sont des lieux qui permettent de créer du lien social, mais ce sont aussi des lieux de production alimentaire (Boulianne M., Olivier d'Avignon G. et Galarneau V., 2010; Cérézuelle D., 2003). En ce sens, ils sont au coeur des réflexions sur les villes durables. Mais adopter le point de vue de répondre à la question de la motivation des jardiniers en envisageant uniquement celui de la fonctionnalité ne permet pas de répondre à la question initiale de manière totalement satisfaisante, et ne permet pas non plus de comprendre totalement ce que peuvent représenter ces jardins dans la société actuelle qui est la nôtre. En effet, au coeur de ces jardins, on cultive des légumes et quelques fruits. Il y est donc question d'ethnobotanique, du lien de l'homme aux plantes cultivées. Mais il s'agit de jardins, donc de lieux particuliers au sein des villes, lieux de nature et à la fois d'horticulture. Les étudier comme des lieux anthropologiques au sens de Marc Augé (1992), au sens où ils sont le support de l'inscription sur le sol de soi et de la collectivité, support aussi des relations avec les autres, apporte une dimension supplémentaire à cette réflexion sur ces jardins collectifs. Il s'agit de considérer ces jardins en s'appuyant sur la topographie, la perception des lieux et l'interaction des hommes avec ces lieux, les envisageant alors comme des milieux au sens de Augustin Berque (2000), en tenant compte de leurs dimensions écologiques, techniques et symboliques.

L'hypothèse est que sur l'espace du jardin, dont la définition ici est beaucoup plus large que celle des seuls jardins collectifs, se dessinent les liens du jardinier à l'autre, cet autre pouvant être l'autre jardinier, la ville, mais aussi les plantes cultivées et la nature. Ainsi les jardins collectifs paraissent donc comme des lieux de relation avec l'autre. Mais avant tout, ils sont des lieux de présentation de soi, et c'est ce qui conditionne ces relations. Envisager ces espaces de cette façon est une autre façon d'aborder l'ethnobotanique, à la quelle il serait intéressant de donner une place dans les questions actuelles concernant l'écologie et le développement durable.

¹ Les jardins familiaux sont des jardins où chaque jardinier cultive sa propre parcelle, les jardins partagés sont les jardins où tout le monde cultive l'ensemble du jardin, et la récolte est partagée entre tous.

Méthodologie et cadrage: la clôture comme support de la réflexion

Le terrain de cette étude a eu lieu de septembre 2013 à novembre 2016. Quatre jardins collectifs principaux ont été observés de façon prolongée: 3 à Saint-Malo, 1 à Dinan, à 35 km au sud de Saint-Malo. Le choix de ces jardins a été fait en raison de leur proximité physique par rapport à mon lieu de résidence, afin de rendre possible des observations récurrentes et rapprochées. Il s'agit de jardins de ville, situés dans des quartiers plutôt résidentiels que dans des quartiers en difficulté. Une de leur particularité essentielle est qu'il y est interdit dans 3 jardins sur les 4 d'utiliser des produits phytosanitaires. Il s'agissait d'une observation participante. Par ma présence répétée sur le terrain, je souhaitais devenir progressivement une figure familière aux yeux des jardiniers. Je les ai donc accompagnés dans leurs jardins, j'ai participé à leurs tâches, soit de manière individuelle dans les jardins familiaux, soit lors de séances de jardinage collectif dans les jardins partagés. Ces moments de jardinage ont été privilégiés pour laisser la parole spontanée émerger. C'est sur les thèmes qui ont été évoqués lors de ces discussions informelles et qui sont issus des observations des lieux que je me suis appuyée pour construire la trame d'entretiens semi-directifs. 22 entretiens d'une heure et demi ont été menés, tant avec les jardiniers qu'avec les responsables des associations qui s'occupent de la gestion de ces jardins. Les séances de jardinages ont été complétées par l'observation de l'organisation de ces jardins. Des photos ont été prises, ainsi que des croquis de jardins.

L'observation de la topographie de ces espaces a été confrontée aux propos des jardiniers en ce qui concerne leurs relations aux plantes qu'ils cultivent. Comment sont organisées les cultures, quelle est la place laissée aux fleurs, comment sont accueillies et traitées les plantes qui poussent spontanément. Elle a été confrontée également aux relations des jardiniers entre eux. Il s'agissait d'envisager l'aspect relationnel de ces acteurs et de le relier à l'organisation spatiale. Ces relations ont été envisagées aussi avec l'extérieur du jardin, tant avec les personnes qu'avec les autorités de la ville ou encore avec les lieux environnants (voies ferroviaires, friches, champs, maisons attenantes...).

En partant de l'hypothèse que l'analyse topographique d'un lieu apporte des éléments à sa compréhension en termes de présentation de soi et de relation à l'autre, il était logique de commencer par délimiter ce lieu et par en définir les caractéristiques topographiques. Le tout premier jardin fut clos pour se protéger des prédateurs (Clément, 2012), et le jardin reste un lieu bien délimité, ce qui est la première réflexion que l'on se fait lorsqu'on y déambule. Ainsi l'intérieur est séparé de l'extérieur, la séparation étant assurée par une clôture ou tout autre type de délimitation. C'est sur cette organisation topographique que repose la trame de cette réflexion sur les jardins.

De l'intérieur vers l'extérieur: analyse topographique des jardins

À l'intérieur du jardin: la nature domestiquée

Photo 1

À l'intérieur d'un jardin ou d'une parcelle, la rectitude des plantations et des allées de déambulation est ce qui frappe tout d'abord le regard, tant dans un jardin familial que dans un jardin partagé. La taille des parcelles varie mais cependant les allées qui permettent la déambulation et l'accès aux jardins de chacun imposent à l'ensemble une organisation géométrique. Les rangs de légumes plantés sont tirés au cordeau. Ils ont généralement tous plantés de façon parallèle, ils peuvent éventuellement à certains endroits de la parcelle être orientés différemment mais ils sont alors perpendiculaires aux autres rangs. L'aspect reste donc géométrique dans l'ensemble. Par exemple le rang de mâche semé en ligne droite, devenu irrégulier en raison du ravinement d'une pluie trop abondante sera transplanté ailleurs, afin de lui redonner une apparence rectiligne plus conforme. La rectitude suppose presque invariablement une variété de plantation par rang. La délimitation des espaces cultivés et des espaces de déambulation doit être marquée et rectiligne. Les allées sont en terre nue, ou recouvertes de copeaux de bois, d'ardoises broyées, ou encore laissées en herbe. Cette dernière option est la moins valorisée par les jardiniers car ces mauvaises herbes sont susceptibles de déborder et d'envahir les espaces réservés aux cultures. En effet, elles menacent la rectitude en se développant. L'espace de

déambulation, qui est un espace non cultivé doit donc être également maîtrisé. Il y a des explications utilitaires, d'ordre technique, à cette rectitude: l'organisation de ces espaces de déambulation et de cultures permet de désherber plus facilement puisque les outils vont pouvoir y être utilisés sans risque d'arracher des plants. Le topos, l'inscription physique sur le sol, est donc organisé au moins en partie pour des raisons techniques.

La plante qui pousse spontanément sur une parcelle tient ici une place importante. On la taxe de mauvaise, elle est la mauvaise herbe; l'herbe étant elle-même une plante peu valorisée, considérée comme commune, envahissante et inutile, donc sans aucune valeur pour celui qui cultive son potager. Elle est celle qui va déranger la ligne de culture, qui va brouiller ces lignes au regard, celle qui va rompre la rectitude. Elle est susceptible d'envahir. D'ailleurs le désherbage, dans ces jardins où aucun produit phytosanitaire n'est autorisé, est une activité constante tout au long des saisons, chronophage pour le jardinier. Si certains jardins sont parfaitement désherbés, d'autres le sont moins, plus ou moins volontairement de la part du jardinier. Cela peut être par manque de temps pour entretenir le jardin, mais aussi par choix délibéré de se laisser envahir, par soucis esthétique ou conviction écologique. Mais bien souvent, le jardinier un peu envahi s'excuse auprès des autres: « Chez moi, c'est un peu le bazar, c'est pas nickel ». Lutter contre les mauvaises herbes incite aussi à adopter différentes stratégies pour éviter leur apparition et diminuer le travail qu'il faut fournir pour lutter contre, comme le paillage, ou le semis d'engrais vert en hiver, ou encore le recouvrement des allées par des copeaux de bois ou des débris d'ardoises.

Photo 2

Presque tous ces potagers ont des espaces réservés aux fleurs. La quasi totalité de ces parcelles des jardins familiaux ont au moins un endroit qui leur est réservé, dont l'importance varie d'une parcelle à l'autre. Dans un des jardins collectifs, un jardin familial de 44 parcelles, seuls deux jardiniers ne font pas pousser de fleurs. Ces fleurs sont bien présentes dans le jardin partagé de cette étude, à différents endroits du jardin. Leur place et leur disposition au sein de ces jardins, qu'ils soient familiaux ou partagés est la même. D'une part elles ne sont pas plantées en ligne, elles sont plantées en faux désordre, en massif. Elles se trouvent souvent le long de la barrière extérieure du jardin ou à l'entrée. Elles obéissent cette fois à un but de contemplation, celle d'une nature idéalisée, qui correspond à une image picturale, sur le modèle des jardins anglais: le faux désordre est en réalité ultra-maîtrisé. Ce que l'on doit contempler correspond à une image poétique, idéalisée de la nature. D'autre part, ces fleurs sont la plupart du temps disposées le long des barrières du jardin, et plus particulièrement le long de la barrière par laquelle on accède au jardin, celle qui est visible en y arrivant. Ce sont elles qui annoncent le jardinier. Il est donc question d'une forme de présentation du jardin, de la façon dont on expose son propre jardin et son travail, aux yeux des visiteurs et des autres jardiniers.

Clôtures et autres délimitations: identité et présentation de soi

Il existe des clôtures autour des parcelles et d'autres qui entourent l'ensemble des jardins, des clôtures extérieures. Dans un jardin familial, il existait initialement toutes formes de petites clôtures hétéroclites qui servaient à délimiter les parcelles individuelles les unes des autres. Elles étaient faites de toutes sortes de grillages, ou de barrières en bois et étaient plus ou moins envahies par la végétation. Par soucis esthétique, les responsables de l'association ont demandé aux jardiniers de les enlever. L'argument était que ces jardins devaient être beaux et présentables, sous peine de courir le risque de se voir retirer le terrain par la mairie qui le mettait à disposition de l'association gracieusement. Mais l'idée était aussi que la suppression de ces clôtures allait permettre de donner au jardin une apparence plus uniforme, donc plus belle, de lui redonner une unité en quelque sorte. Ainsi la notion de beau ne pouvait correspondre à l'aspect disparate que pouvaient donner ces clôtures hétéroclites. Ce fut chose faite, plus ou moins de bonne grâce par les jardiniers. Mais à la place, et tout aussitôt, les jardiniers ont progressivement remplacé les clôtures qu'ils avaient enlevées par d'autres, d'autres clôtures certes la plupart du temps moins hautes, mais qui ne sont somme toute...que des clôtures.

Photo 3

La seule chose qui les différencie des délimitations précédentes est qu'elles ne sont pas envahies par de la végétation. Il y a en quelque sorte la clôture propre, homogène non envahie par une végétation non souhaitée; et la clôture sale, faite d'éléments hétéroclites et sur laquelle pousse une végétation non maîtrisée. Mais en tous cas, il paraissait insupportable aux jardiniers de ne pouvoir délimiter leur propres espaces de culture. La barrière ou la clôture est un élément essentiel pour le jardinier. Repositionner des séparations qui avaient été enlevées n'a pu se faire sans qu'un conflit n'éclate. Après avoir enlevé la barrière qui séparait son jardin de celui de son voisin, un jardinier a tendu une corde entre deux bâtons pour délimiter la séparation. Les limites qu'il a choisies n'ont pas été considérées comme justes par son voisin. Il s'en est suivi un conflit qui, trois ans après, n'est toujours pas réglé car un des deux considère toujours avoir été lésé. Il est donc bien question des limites d'un chez soi, au travers de la question de ces clôtures, ces délimitations permettant justement de les fixer aux yeux de l'autre.

Photo 4

Il est donc important de délimiter l'espace avec l'autre, mais il est tout aussi important de paraître. Les jardiniers ont trouvé un moyen d'allier les deux en construisant de nouvelles clôtures. En plus de ces clôtures, des barrières marquent l'entrée des parcelles de jardiniers. Ces portails signifiant l'entrée du jardin sont à ce propos assez drôles: elles persistent malgré l'ouverture des clôtures extérieures, servant ainsi uniquement à marquer l'entrée dans le chez soi par rapport à l'espace collectif. ainsi on peut voir une barrière de 20 cm de hauteur entourant le jardin, qui laisse la place à l'entrée à un véritable portique. Ces portiques sont achetés tels quels ou bricolés, ils peuvent servir de support à un rosier ou à une autre plante grimpante. Les barrières d'entrée sont bien souvent personnalisées, on peut y inscrire son prénom ou y pendre une décoration. Deux pots en plastique y sont fixés à l'aide de bolduc, ils contiennent des plantes grasses et quelques coquillages disposés autour.

Photo 5

La clôture extérieure d'un des jardins était initialement bricolée avec des éléments divers, elle était censée servir à protéger le jardin d'éventuels prédateurs. On craignait les lapins, mais aussi les mulots et les taupes (bien que la largeur du maillage faisait douter de l'efficacité de cette protection). Les jardiniers ont longtemps réclamé à la mairie une clôture « propre ». Après l'avoir obtenue, le président de l'association a salué la reconnaissance par la mairie du jardin, les jardiniers étant alors selon lui passés du statut de « squatteur » à celui d'« occupants légitimes ». Sur cette barrière propre, à l'entrée du jardin, on a installé une plaque gravée avec le numéro dans la rue, une boîte aux lettres et une pancarte de présentation de l'association pour bien montrer cette nouvelle légitimité.

Photo 6

Dans le plus ancien jardin familial de Saint-Malo, qui n'est pas organisé en association, et qui se trouve le long de la voie ferrée et à proximité de la gare -ce qui donne à penser qu'il est probablement l'héritage de jardins de cheminots-, tous les rapports avec la ville et la SNCF se sont délités. Ces jardins sont dissimulés aux regards des passants par de hautes haies, les grilles qui les ferment sont cadenassées. Les jardiniers veulent rester cachés pour éviter que ces terrains ne soient repris par la mairie ou la SNCF. L'enquête a été difficile auprès des personnes de ce jardin, je n'ai pas pu, comme dans les autres jardins, y réaliser une observation prolongée car certains n'ont pas souhaité ma présence, ayant peur que mon travail leur fasse courir le risque de les rendre visibles. La clôture permet donc une forme de protection vis-à-vis de l'extérieur, celle d'un chez soi de plein air (Weber, 1998).

Topographie de l'extérieur: la figure de l'autre

Étudier en terme d'espace ce que la clôture permet de protéger participe à la compréhension de ce que représentent ces jardins collectifs au sein de la ville. Les clôtures séparent les parcelles les unes des autres dans les jardins familiaux, elles séparent donc les différents chez soi des jardiniers. Mais les clôtures extérieures séparent les jardins collectifs de leur environnement au sein même de la ville. En ce qui concerne ces jardins, ces clôtures permettent notamment de séparer les jardins de portions de nature non domestiquées: la forêt, un espace en friche ou une friche le long de la voie ferrée, ou encore un champ non cultivé. Ces endroits non cultivés sont considérés par de nombreux jardiniers comme des lieux où l'on peut glaner des fleurs comme des coucous ou des primevères, mais aussi

des plantes pour réaliser des purins qui servent d'engrais à la culture des légumes (purins d'orties, de consoude ou de prêle). Mais ils servent également à protéger les jardins de la ville et de ses nuisances possibles comme la pollution. Ainsi, le fait que le champ qui longe ce jardin situé à la lisière des habitations ne soit pas cultivé permet de supposer qu'on n'y utilise pas de produits phytosanitaires qui pourraient éventuellement contaminer les jardins. Par contre, dans ce même jardin situé en aval d'un cimetière, le mur de séparation entre les deux ne permet pas de rassurer cette jardinière inquiète de la pollution que pourraient amener les eaux de ravinement, notamment en ce qui concerne les éventuels traitements que les morts ont reçus (antibiotiques, chimiothérapies...). Ainsi elle envisage de cultiver ses légumes de façon surélevée, à l'aide de buttes de permaculture, pour échapper au risque de contamination par les eaux.

Ces espaces non cultivés peuvent aussi permettre de protéger les jardins des regards, comme cette portion de terrain non cultivée, envahie par les ronces entre les rails et les jardins de la gare qui le dissimule aux passagers des trains. Il sert ainsi à protéger le jardin de la ville également, puisque la visibilité dans ce jardin est considérée comme pouvant être à l'origine d'une expropriation. Ces clôtures séparent aussi le jardin des maisons alentour, et aussi le jardin de lieux de passage. Les relations sont variables entre les jardiniers et les habitants autour. Elles sont parfois bonnes et les jardiniers donnent des conseils de jardinage et des légumes, on discute avec ceux qui empruntent le chemin qui longe le jardin, et ces discussions aboutissent à faire connaissance si les personnes empruntent ce chemin régulièrement. De la même façon, un des jardiniers s'est empressé de se rendre chez la voisine qui venait d'accoucher de jumeaux pour lui offrir des tomates et des courgettes. Mais elles sont parfois plus compliquées. Un des voisins du jardin du Bignon ne supporte pas qu'une plante des jardiniers touche sa clôture, il arrache celles qui dépassent entre les lattes de bois de la sienne et vient même enlever des plants du côté du jardin collectif. Il met également du désherbant de son côté de jardin, ce qui contrarie la jardinière du jardin collectif qui a sa parcelle le long du jardin de ce monsieur, car elle craint que ces produits ne contaminent ses légumes. Cet habitant est taxé de « mauvais coucheur » par le président de l'association et quelques altercations ont eu lieu avec les jardiniers qui n'ont bien évidemment pas apprécié de voir leurs plants arrachés.

L'organisation de l'espace comme support de la relation à l'autre, aux plantes cultivées et à la nature

Présentation de soi et nature domestiquée

La place des fleurs, la maîtrise des mauvaises herbes parfois poussée à l'extrême, associées à la rectitude participent à une forme de présentation de soi des jardiniers, au sens de Erving Goffman (1973). L'image du moi que l'on donne au travers de cette propreté, de la rectitude, de l'absence de mauvaise herbe, de la beauté des fleurs qui poussent à côté des légumes se veut honorable et digne. Au travers de ces jardins, on propose un spectacle à l'autre, qui est un spectacle de soi-même. D'ailleurs le jardinier n'hésite pas à attribuer au jardin qu'il cultive des propriétés qui sont le reflet de ses propres traits de caractère: « Je dois être un peu trop maniaque » dit ce jardinier dont les allées et les rangées de légumes sont impeccablement désherbées à un autre, dans le jardin duquel poussent joyeusement les herbes folles entre les légumes et dans les allées, et où des plants montés en graines fleurissent de façon désordonnée. Le jardin est conçu pour être vu, et c'est d'autant plus vrai dans ces jardins collectifs. On donne à voir son jardin, comme un spectacle et cet espace vu va participer à l'élaboration des relations entre les individus. L'image de la personne du jardinier qui est projetée sur son lieu de culture intervient dans les interactions entre les personnes et participe à leur bon fonctionnement. Les jardiniers se promènent beaucoup dans les jardins et vont regarder les jardins des autres, pour discuter, pour échanger, pour s'inspirer. Le jardin potager est donc lui aussi fait pour être vu, outre sa fonction vivrière, tout comme les jardins d'agrément, botaniques ou les parcs ou les jardins publics. La contemplation fait partie intégrante du jardin au sens large. Ces déambulations sont essentielles dans ces jardins, elles sont à la base des échanges et des liens qui s'y construisent.

Il existe un rapport entre le jardin bien tenu et une forme d'honneur, « l'honneur des jardiniers » décrit par Florence Weber (1998) dans son ouvrage concernant les jardins ouvriers. Lors des processus d'attribution des parcelles, des jugements sont échangés sur les « bons » et les « mauvais » jardiniers. Florence Weber qualifie ces échanges de « foire à la réputation ». D'ailleurs, dans un des jardins de Saint-Malo, on s'assure, par un questionnaire envoyé aux candidats pour des parcelles qui se libèrent, que la personne qui a postulé possède quelques connaissances horticoles. À travers l'image de ce bon jardinier, il est question d'estime de soi, et cette question peut parfois surpasser celle de la logique productive. Cette valorisation du jardin bien entretenu, ou plutôt de son jardinier, n'est pas l'apanage de notre société. Bronislaw Malinowski (1974) décrit exactement le même phénomène dans les jardins des Trobriandais où les efforts d'entretien et de désherbage sont décrits comme allant bien au-delà de ce qu'il aurait été nécessaire à la réussite des cultures: « L'élément non utilitaire de leur travail apparaît encore mieux dans les diverses tâches qu'ils accomplissent à des fins uniquement esthétiques, pour se conformer aux rites magiques et aux usages de la tribu ». De la même façon, chez les Achuars (Descola, 2004), la pousse des adventices revêt un caractère infamant. Il existe pour ces jardiniers Jivaro un lien entre la bonne tenue des jardins par les femmes qui les entretiennent et le prestige de l'unité domestique. Ainsi le mari et la femme choisissent ensemble l'essart à cultiver et surtout s'entendent sur sa taille, car si la femme n'est pas en mesure d'entretenir une parcelle trop grande, cela pourrait porter préjudice à l'unité domestique et à l'image de celle qui le cultive. « Il [le jardin] constitue comme une projection publique de la personnalité et des qualités de son usagère ».

Mais cette présentation de soi n'est pas qu'individuelle. Il est question aussi de la présentation du jardin collectif dans son ensemble. Ainsi les barrières extérieures remplacées par les services de la ville, devenant de ce fait « propres », c'est-à-dire-homogènes et non envahies par la végétation non désirée, assurent au jardin une légitimité aux yeux de la mairie. D'ailleurs le jardin en général bien entretenu est donné à voir à la mairie et aux autres habitants, notamment lors de la manifestation annuelle « Bienvenue dans mon jardin », où des jardins habituellement fermés au public sont ouverts au public. À cette occasion, il est demandé aux jardiniers un effort de présentation supplémentaire et des jardiniers se relaient tout au long de cette journée pour accueillir et accompagner les personnes qui souhaitent le visiter. Il est donc bien question de l'identité des jardiniers qui se montre, mais aussi de l'identité d'une collectivité. Et ces identités des jardins collectifs sont en rapport avec les liens entretenus avec les plantes cultivées et donc à une certaine idée de la nature. En effet, cette identité du bon jardinier est essentiellement liée à la notion de propreté. La propreté au jardin concerne en particulier l'absence de mauvaises herbes et la rectitude des ensembles des rangs de légumes. L'herbe qualifiée de mauvaise est celle qui arrive spontanément. La mauvaise herbe est assimilée au sauvage, à ce qui n'est pas maîtrisé par l'homme (Menozzi, 2007). Ces représentations ne sont pas sans faire penser à celles des fameux jardins à la Française, comme les jardins de Versailles dessinés par Lenôtre, où l'ordre absolu est le symbole de la domination de l'homme sur la nature et donc du sauvage, mais aussi du roi sur ses sujets; l'un étant intimement lié à l'autre. La nature que l'on donne à voir comme une représentation de soi est une nature parfaitement domestiquée, c'est la condition même de l'honneur du jardinier. Elle est parfaitement domestiquée mais aussi idéalisée et c'est le rôle des fleurs au sein de ces jardins. Le beau jardin inclut la rectitude mais aussi les fleurs, voire d'autres décorations. Il y a donc dans cette conception des dimensions techniques bien sûr, liées aux techniques horticoles, mais aussi symboliques et historiques, comme celle de la domination de la nature par l'homme, cette domination étant intimement liée à la domination ou à la suprématie sur l'autre en général. Dans notre société où nature et culture sont séparées pour penser la place de l'homme (Descola, 2007), l'homme est ainsi valorisé et légitimé dans son occupation de l'espace lorsqu'il domestique la nature.

Protéger l'Eden

La clôture a donc pour rôle de protéger quelque chose. D'un point de vue technique, il s'agit de protéger des cultures vivrières. Certaines clôtures dans ces jardins sont érigées dans le but d'empêcher les mauvaises herbes du champs adjacent d'envahir le jardin.

Photo 7

Depuis toujours, les clôtures font partie de la définition du jardin, l'étymologie même du mot jardin a pour racine indo européenne *gher*, qui signifie enclore. Elles participent à la présentation de soi, à la mise en scène du jardin, à se prémunir de l'invasion d'une végétation envahissante, mais elles forment aussi les limites entre soi et l'autre. Le jardin est aussi le lieu à protéger, l'édén, grâce à ses clôtures. Le premier jardin fut d'ailleurs nourricier. Le jardin d'Eden et le jardin d'Alcinoos de l'Odyssée sont des jardins vivriers (Quellier, 2012). Encore une fois il y a une dimension symbolique qui participe à la perception de ces jardins qui sont considérés comme des espaces à protéger, ce qui fait référence au jardin paradisiaque. La perception de ces lieux est associée à l'image du paradis, celui de la bible, mais aussi celui du mythe arcadien des Bucoliques de Virgile ou celui du jardin de gemme de l'épopée de Gilgamesh (jardin merveilleux où les fruits des arbres sont en pierres précieuses et les branches sont en lapis lazuli). Au Moyen-Âge, le cloître des jardins médiévaux est un lieu d'intimité, celle de l'homme avec Dieu, tout comme le jardin courtois est celui de l'intimité de l'amour courtois (Haudebourg, 2001). Dans *Le Roman de la Rose*, le jardin est carré, entouré de murs peints à l'extérieur de figures considérées *comme* des obstacles à l'amour courtois: haine, félonie, convoitise, avarice, envie, tristesse, vieillesse. Ces jardins sont ainsi coupés de la réalité. Les murs et les portes sont également les symboles de l'inaccessibilité de la dame et de la fidélité. Il y a donc, à l'intérieur des jardins, un espace précieux à préserver par les clôtures. Ainsi les jardins collectifs sont des lieux qu'il est nécessaire de protéger, lieux de nature idéalisée occupés par une communauté idéalisée également, à protéger de l'extérieur, de ce qui se trouve derrière la clôture.

La clôture qui sépare de l'autre: définition du sauvage

La domestication de la nature au sein de ces jardins à protéger se construit avec son opposé, c'est-à-dire avec ce qui est non domestiqué, ce qui est donc sauvage et qui se trouve hors du jardin. Ainsi il s'effectue un renversement de perspective entre ce qui est sauvage et ce qui est civilisé. Du côté du civilisé se trouvent la nature contenue dans le jardin et les jardiniers, alors que du côté de ce qui est non civilisé se trouve ce qui est au dehors du jardin. La ville devient alors sauvage face au jardin qui est lui un lieu de nature civilisée. Ce n'est donc pas la nature qui est sauvage, comme peut l'être l'image de la forêt menaçante. Les figures de l'autre peuvent être la ville et la mairie. On se cache à l'aide de hautes haies pour protéger un jardin qui n'est pas organisé en association d'un risque de délogement. Mais l'autre peut aussi être le voisin, le passant qui peuvent également faire figure de sauvages et de non civilisés. C'est le cas du voisin qui arrache les plants qui dépassent sur son jardin entre les planches de bois de sa propre clôture. Pour Augustin Berque (2010), ce renversement de perspective est logique si on se place du point de vue écouménal, c'est-à-dire du point de vue des milieux humains selon lesquels « Les choses n'existent dans le milieu humain qu'en tant que nous les saisissons, par nos sens, notre pensée, notre langage et notre action ». Ainsi le concept de nature est intimement lié à l'homme, l'homme ne peut en être exclu, il a même vu le jour avec l'homme. Le mur participe à la création justement d'une bipolarité artificielle entre ce qui est de nature et ce qui ne l'est pas. La clôture du jardin a pour rôle de délimiter ce qui est civilisé et ce qui ne l'est pas. Qu'il s'agisse de nature ou non, d'un côté ou de l'autre de cette clôture, ce qui est important est qu'il s'agisse d'un espace ou de personnes domestiqués ou civilisés, où l'on sait que les modèles relationnels seront donc positifs, ou au contraire d'un espace non domestiqué au sein duquel lequel le modèle relationnel sera plutôt négatif. Ainsi la clôture participe à la relation du jardinier avec l'autre.

Les espaces de nature qui entourent les jardins ont d'ailleurs un statut ambivalent. La posture du jardin collectif au milieu d'interstices non cultivés est par opposition celle du cultivé face à une nature considérée comme sauvage. La nature peut donc être considérée comme civilisé ou non, mais n'est pas pour cela forcément considérée comme menaçante. Pour les jardiniers, la nature contenue dans leurs jardins, celle qu'ils cultivent, est une bonne nature. Jardiner représente justement le moyen pour eux de renouer ou de garder un contact avec la nature, avec le rythme de saisons notamment, avec quelque chose considéré comme bon, généreux et bienfaisant. « Tout est dans la nature. Il y a un amour avec la terre, c'est la terre qui donne ».

Il est parfois nécessaire se prémunir de la végétation adjacente qui est susceptible de devenir envahissante. Une jardinière a construit une sorte de haie en osier pour se protéger des mauvaises herbes

qui viennent du champ qui longe le jardin. Mais cela n'empêche que, bien souvent, ces espaces de nature non domestiquée sont globalement perçus comme bienfaisants. Ils peuvent servir d'écran aux jardins, de protection, protection qui peut-être de la pollution ou d'autres nuisances de la ville par un certain éloignement physique, mais aussi protection des regards de la ville et de ses décideurs qui sont susceptibles de déloger les jardiniers. C'est le cas lorsque les jardiniers ne voient pas forcément d'un bon oeil les constructions qui se multiplient le long du jardin sur la friche qui l'entoure. Ainsi cette nature non domestiquée autour des jardins n'est la plupart du temps pas considérée comme sauvage et menaçante mais au contraire comme bonne et protectrice. Cette conception correspond alors à celle de la nature selon Rousseau, nature bonne et bienfaisante qui n'est pas corrompue par l'homme. Pour lui, la nature, et l'homme à l'état de nature, sont bons. La pureté et la bonté de la nature sont corrompues par la culture (Sahlins, 2009). C'est donc l'homme, la culture et la vie en société qui corrompent cette bonne nature selon l'idée hobbesienne de la mauvaise nature de l'homme, qui repose d'ailleurs sur l'opposition nature culture inhérente à notre société, fondement de notre pensée qui a vu le jour avec les philosophes du V^{ème} siècle, puisqu'auparavant, pour les Grecs, les termes de nature et de société étaient interchangeables. Aristote posera les bases de cette opposition (Foucault, 1966) en tentant de libérer l'observation de la nature des explications divines. Le christianisme ne fera qu'abonder dans cette direction en séparant l'homme, placé du côté du divin, et la nature. La révolution scientifique au XVII^{ème} siècle légitimera l'idée d'une nature mécanique et donc la séparation de la nature et de la culture. La société sera donc vue comme organisée sous la forme d'une totalité, en opposition la nature. Cette opposition nature culture, domestiqué ou sauvage est soutenue par la clôture au sein de ces jardins. Mais si ce caractère bipolaire est essentiel à la perception de ces jardins, la nature est plutôt vue du côté de la culture face au sauvage de la ville. Et ce qui est important est que cette clôture, figure de la séparation, fait aussi paradoxalement le lien entre l'intérieur et l'extérieur du jardin, entre le jardinier et les autres, et même entre les jardiniers et les plantes cultivées. Si elle représente une fermeture, participant en cela à la définition de ce qui se trouve de part et d'autre, elle représente aussi une barrière d'échanges fructueux entre les jardiniers et avec les personnes extérieures au jardin.

Conclusion

L'analyse de l'espace des jardins collectifs de façon anthropologique nourrit la réflexion ethnobotanique. Ainsi sur cet espace, sur le sol même des jardins, on lit comment s'inscrit la présentation de soi du jardinier, qui est censée lui assurer une forme d'honneur liée à la propreté et à la rectitude. On y voit également l'importance du rôle de la clôture du jardin qui permet de considérer un au-dedans et un au-dehors. On comprend alors, d'après cette séparation, combien dans l'organisation des jardins se reflète la relation avec l'autre sur le modèle de celui qui est ou qui n'est pas civilisé, modèle qui s'applique aux relations des hommes entre eux et à celles des hommes avec les plantes, qu'elles soient cultivées ou non. Ce qui participe à cette définition du civilisé ou non est la clôture qui permet de concevoir les choses comme opposées, bipolaires, mais néanmoins n'existant pas l'une sans l'autre. C'est un apport particulier à l'ethnobotanique car cela concerne tant les relations entre les hommes que celles des hommes et des plantes cultivées, les deux étant intimement liées. Cette réflexion pourrait se replacer dans une perspective d'étude sur le développement durable et l'écologie.

Bibliographie

- AUGÉ M., (1992), *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil
 BERQUE A., (2000), *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin
 BERQUE A., (2010), « Le sauvage construit », *Ethnologie française*, 2010/4 (Vol. 40), p. 589-596.
 DOI : 10.3917/ethn.104.0589. URL : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2010-4-page-589.htm>
 BOULIANNE M., OLIVIER D'AVIGNON G., GALARNEAU V., (2010), « Les retombées sociales du jardinage communautaire et collectif dans la conurbation de Québec », *VertigO - la revue*

électronique en sciences de l'environnement [En ligne], Volume 10 numéro 2 | septembre 2010, mis en ligne le 13 septembre 2010. URL : <http://vertigo.revues.org/9930> ; DOI : 10.4000/vertigo.9930

CEREZUELLE D.,(2003), « Les jardins familiaux, lieux d'initiation à la civilité », *Communications*, 74, 2003. « Bienfaisante nature », sous la direction de Françoise Dubost et Bernadette Lizet. pp. 65-83.

CLEMENT G., (2012), *Une brève histoire des jardins*, Paris, JC Béhar

DESCOLA P., (2004), *La nature domestique*, [1986], Paris, Maison des sciences de l'homme, 450p

DESCOLA P., (2007), *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard

FOUCAULT M., (1966), *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard

GOFFMAN E., (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome 1 : La présentation de soi*, [1959], Paris, Éditions de Minuit

HAUDEBOURG M.-T., (2001), *Les jardins du Moyen-Âge*, Paris, Perrin

MALINOWSKI B., (1974) *Les jardins de corail*, [1935], Paris, Maspero

MENOZZI M.-J., (2007), « « Mauvaises herbes », qualité de l'eau et entretien des espaces », *Nature sciences et société*, 2007/2 (vol 15), p144-153

QUELLIER Florent, (2012), *Histoire du jardin potager*, Paris, Armand Collin

SAHLINS Marshall, (2009), *La nature humaine, une illusion occidentale*, Paris, Editions de l'Éclat

WEBER F., (1998), *L'honneur des jardiniers. Les potagers dans le France du XXème siècle*, Paris, Belin